

Texte A

Madame Bovary, Gustave Flaubert, incipit, 1857

PREMIERE PARTIE

I.

Nous étions à l'Etude, quand le Proviseur entra suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail.

Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d'études :

- Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son travail et sa conduite sont méritoires, il passera dans les *grands*, où l'appelle son âge.

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantré* de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures* et laissait voir, par la fente des parements*, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, pour qu'il se mît avec nous dans les rangs.

Nous avions l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le *genre*.

Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manoeuvre ou qu'il n'eût osé s'y soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux genoux. C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. [...]

- Levez-vous, dit le professeur.

Il se leva ; sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire.

Il se baissa pour la reprendre. Un voisin la fit tomber d'un coup de coude, il la ramassa encore une fois.

- Débarrassez-vous donc de votre casque, dit le professeur, qui était un homme d'esprit.

Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu'il ne savait s'il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur sa tête. Il se rassit et la posa sur ses genoux.

**chantré* = personne qui assure les chants et la lecture des textes à l'église. **gêner aux entournures* = gêner pour bouger les bras ou lever les épaules. **parements* = le parement était une étoffe riche ou voyante qui ornait autrefois le bas des manches des habits d'homme

Texte B

L'Enfant, Jules Vallès, incipit, 1878

Ai-je été nourri par ma mère? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gêner les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mlle Balandreau m'y met du suif*.

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. "Vlin ! Vlan! Zon ! Zon ! - voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait."

Mais un jour que j'avais levé mon pan*, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.

Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, ameuter les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était par le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.

Lorsqu'elle entend ma mère me dire: " Jacques, je vais te fouetter ! »

- Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.

- Oh ! Chère demoiselle, vous êtes trop bonne !"

Mlle Balandreau m'emmène ; mais, au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante. "A votre service", répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette.

Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes.

C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau d'une vieille cheminée ; ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range, sur des planches rongées, quelques assiettes de grosse faïence avec des coqs à crête rouge, et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui imite le fer... Le chariot va être fini ; j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés.

"C'est ta faute si ton père s'est fait mal !"

Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte.

Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père : je vois, avec ma terreur d'enfant, sa main qui pend toute hachée ; c'est moi qui en suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

"Ce n'est rien", vient me dire ma cousine, en pliant une bande de linge tachée de rouge.

Je sanglote, j'étouffe : ma mère reparait et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide*.

Ce n'est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal ?

Oui - et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit, en grosses lettres, qu'il faut obéir à ses père et mère : ma mère a bien fait de me battre.

*suif = graisse de bœuf ou de mouton. *pan = pantalon. *parricide = fait de tuer son père

Texte C

*Le Sagouin**, François Mauriac, incipit, 1951

« Pourquoi me soutenir que tu sais ta leçon ? Tu vois bien que tu ne la sais pas !..... Tu l'as apprise par cœur ? Vraiment ? »

Une gifle claqua.

"Monte à ta chambre. Que je ne te voie plus jusqu'au dîner. »

L'enfant porta sa main à sa joue, comme s'il avait eu la mâchoire brisée : "Oh ! là ! là ! vous m'avez fait mal ! (il marquait un point, il prenait son avantage) je le dirai à Mamie..."

Paule saisit avec rage le bras fluet de son fils et lui administra une seconde gifle. "A mamie ? et celle-là ? Est-ce à papa que tu vas aller t'en plaindre ? Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Allons, va ! » Elle le poussa dans le couloir, ferma la porte, la rouvrit pour jeter à Guillaume son livre et ses cahiers. Il s'accroupit et les ramassa, toujours pleurant. Puis d'un seul coup, le silence : à peine un reniflement dans l'ombre. Il détaillait enfin ! Elle écoutait le bruit décroissant de sa course. Bien-sûr, ce n'était pas dans la chambre de son père qu'il irait chercher un refuge. Et puisque à ce moment même, sa grand- mère, sa "Mamie", tentait pour lui une démarche auprès de l'instituteur, il irait se faire plaindre à la cuisine par Fraülein*. Déjà il devait "lécher une casserole" sous le regard attendri de l'Autrichienne. "Je le vois d'ici..." Ce que Paule voyait, quand elle pensait à son fils, c'étaient des genoux cagneux, des cuisses étiques*, des chaussettes rabattues sur les souliers. À ce petit être sorti d'elle, la mère ne tenait aucun compte de ses larges yeux couleur de mûres, mais en revanche elle haïssait cette bouche toujours ouverte d'enfant qui respire mal, cette lèvre inférieure un peu pendante, beaucoup moins que ne l'était celle de son père, mais il suffisait à Paule qu'elle lui rappelât une bouche détestée.

La rage en elle refluit : la rage, ou simplement peut être l'exaspération ? Mais il n'est pas si aisé de discerner l'exaspération de la haine. Elle revint dans la chambre, s'arrêta un instant devant la glace de l'armoire. Cette blouse de laine verdâtre, elle la reprenait chaque automne, l'encolure était trop large. Ces taches avaient reparu malgré le nettoyage. La jupe marron, mouchetée de boue, était légèrement relevée par-devant comme si Paule eût été enceinte. Dieu savait pourtant !

**sagouin* = personne sale, malpropre, dont le comportement suscite le mépris. Ici, terme injurieux qui révèle les sentiments de la mère pour son fils. **Fraülein* = Mademoiselle en allemand, ici, la cuisinière. **Étiques* = très maigres

QUESTIONS SUR LE CORPUS (6 points)

Après avoir pris connaissance des textes du corpus, vous répondrez aux questions suivantes de manière organisée et synthétique :

- 1- Que nous apprennent ces débuts de roman sur les relations du personnage avec son entourage ?
- 2- Quelle image de l'enfant offrent ces débuts de romans ?

TRAVAIL D'ÉCRITURE (au choix)

COMMENTAIRE

Vous ferez le commentaire du texte C de François Mauriac, *Le Sagouin*, en vous aidant du parcours de lecture suivant :

- Un incipit particulier qui crée un effet d'attente
- Un incipit qui présente des personnages complexes et repoussants

DISSERTATION

Pensez-vous qu'un personnage principal de roman puisse être intéressant même si il semble peu attrayant ?

ÉCRIT D'INVENTION

Le jeune garçon ridiculisé du roman de Gustave Flaubert tient un journal, qui lui permet à la fois de relater les faits de la journée, mais aussi de s'épancher en exprimant ses sentiments. Vous rédigerez la page du journal qui correspond à l'épisode raconté dans l'extrait.